

Les Cahiers des Dix



Gérard Malchelosse

Raymond Douville

Number 34, 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079648ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079648ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Douville, R. (1969). Gérard Malchelosse. *Les Cahiers des Dix*, (34), 9–12.
<https://doi.org/10.7202/1079648ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gérard Malchelosse

Depuis quelques années, la mort frappe les membres des Dix avec une régularité impitoyable. Chacun de nos trois derniers Cahiers portent une notice nécrologique de l'un deux.. Ce fut d'abord Léo-Paul Desrosiers, puis Léon Trépanier et ensuite monseigneur Olivier Maurault. Et voici que Gérard Malchelosse nous quitte à son tour. Il est décédé au matin du 16 décembre dernier, après quelques mois d'une cruelle maladie qu'il n'a pu vaincre, malgré son énergie coutumière.

Avec Malchelosse, les Dix perdent leur pilier, leur secrétaire perpétuel, l'inspirateur de la fondation de notre Société en 1935. Tous, même et surtout ses collègues de la première heure, étaient unanimes à affirmer que, sans son inlassable activité, la Société n'aurait pas vécu aussi longtemps et, surtout, n'aurait pu éditer un Cahier annuel, publication qui reste en réalité son grand titre de gloire et qui fait l'étonnement de tous ceux qui s'intéressent à notre histoire.

Né à Montréal le 11 février 1896 et après quelques années d'études secondaires à la légendaire institution « Le Plateau », sans fortune de famille il doit gagner sa vie alors qu'il est encore assez jeune. Il sera tour à tour agent de publicité, directeur de revue, comptable dans des firmes pharmaceutiques, bibliothécaire à Saint-Sulpice, libraire et enfin — ce fut son dernier emploi — chargé de la section des *Canadiana* à la bibliothèque de l'Université Laval de Québec. Dans ses moments libres, c'est-à-dire les fins de semaine, le soir et souvent la nuit, il s'adonnait à l'étude de l'histoire canadienne.

L'érudition de Malchelosse était tout simplement prodigieuse. Il bénéficiait d'une mémoire non moins prodigieuse. Cet homme savait tout sur notre histoire. Aussi était-il constamment exploité

par les historiens, les chercheurs, les généalogistes, les rédacteurs de textes historiques pour la radio et la télévision, etc... Il se prêtait de bonne grâce à toutes les demandes que chacun lui adressait. Toujours prêt à rendre service, il nourrissait toutefois une rancune parfois tenace envers ceux qui l'avaient malhonnêtement exploité. Inutile de citer des noms, car il leur a depuis longtemps pardonné.

Son oeuvre historique est considérable, imposante même. Héritier spirituel de Benjamin Sulte, il a, à ses propres frais, religieusement et scrupuleusement publié ses oeuvres, lesquelles restent fondamentales, même si certains modernes le vilipendent après l'avoir pillé, tout comme Mgr Tanguay d'ailleurs. Mais passons. A ceux-là aussi Malchelosse a depuis longtemps pardonné.

C'est à sa chère Société des Dix qu'il a consacré le meilleur de lui-même. En plus d'un article annuel pour le Cahier et de l'édition de quelques oeuvres de ses collègues, il rédigeait l'index, corrigeait les épreuves de tous les articles, s'occupait lui-même de la distribution des volumes et de la collection des dus. Tout ceci, ai-je besoin de le dire, sans rémunération aucune.

Tous ceux qui l'ont connu se sont toujours demandé comment ce petit homme d'aspect fragile ait pu tant accomplir dans le domaine de l'histoire. Les emplois qu'il a tenus ne lui ont tous apporté que des revenus modestes, moins que modestes souvent. Et pourtant, à force de calcul, de clairvoyance, de privations, il trouva moyen de donner à tous ses enfants (quatre garçons et quatre filles) une éducation supérieure et soignée. Famille admirable que la sienne ! Il le savait et ce fut toujours pour lui une grande consolation de constater que tous nourrissaient à son endroit une compréhension affectueuse et sincère de sa passion pour l'histoire et de son attachement à ses amis historiens.

Pendant plusieurs années, les Dix ont eux-mêmes bénéficié de cette affection familiale. Que de fois ils ont été reçus dans son hospitalière maison de la rue Durocher à Montréal ! Que d'excellents repas préparés par la toujours dévouée et sympathique madame Malchelosse et les si charmantes jeunes filles ! Leur sourire à toutes communiquait la gaieté et la bonne humeur à tous les invités. Et que dire de la fête annuelle aux huîtres, en novembre,

fête si impatiemment attendue de tous et qui se déroulait dans le vaste sous-sol, familièrement appelé « les catacombes Malchelosse ».

Il reste heureusement de ces réunions des comptes-rendus que chaque membre à l'époque rédigeait à tour de rôle, en ayant soin de noter le résumé des discussions sérieuses et enrichissantes qui suivaient chaque dîner. Mais ces rapports ne peuvent donner qu'un bien pâle reflet de ce qu'étaient ces agapes fraternelles auxquelles l'enthousiasme toujours en éveil de Malchelosse donnait une chaleur communicative.

La mort de Malchelosse clôt brusquement toute une époque dans l'histoire relativement longue des Dix. Une nouvelle atmosphère débuta quand il déménagea à Québec. Cette circonstance coïncida presque avec la mort de ses vieux amis de Montréal : le notaire Victor Morin, Desrosiers, Trépanier et monseigneur Maurault. Époque de transition, qui voulut que de nouveaux membres, presque tous de Québec, soient nommés pour remplacer ceux qui étaient partis. Malgré toute sa bonne volonté et parce qu'il devait avant tout s'initier à son nouveau poste, ressentant déjà les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter, il n'eut pas le loisir de redonner au groupe de Québec cet esprit d'intimité communicative et suivie qui avait marqué les membres fondateurs. Lui-même en éprouvait du chagrin, il le disait quelquefois dans l'intimité, mais ses nouveaux collègues, connaissant le feu sacré qui l'animait, ont cherché — et ils y ont en partie réussi — à conserver à la Société son esprit fraternel des débuts. Ce fut une de ses dernières consolations. Ce qui manquait le plus à notre ami, c'était les traditionnelles réunions mensuelles, le dernier samedi de chaque mois. Il oubliait, mais comprenait quand nous le lui faisions observer, que l'esprit social de 1965 ou 1969 n'est plus celui de 1935.

Les membres actuels des Dix n'oublieront jamais la dernière réunion à laquelle Malchelosse tenait à être présent. C'était le samedi 27 septembre 1969, au pittoresque domaine de notre collègue Luc Lacourcière, à Beaumont. Il a voulu s'y rendre, malgré les conseils de prudence de son épouse, de ses médecins et de ses proches. Chacun se rendit compte, ce soir-là, que ses jours étaient comptés.

Lui-même d'ailleurs le savait. « Je veux », a-t-il avoué, « que ma dernière sortie soit pour les Dix ». Peut-on trouver plus fidèle dévouement, plus indéfectible amitié ?

Aussi, les Dix ont-ils voulu lui rendre spontanément un dernier, bien sincère et bien mérité témoignage d'estime et de reconnaissance. Tous étaient présents, tant au salon funéraire qu'à ses obsèques, présidées par son fils Gilles, c.s.v., à l'église Saint-Viateur d'Outremont, le samedi 20 décembre.

Mais le plus tangible témoignage d'estime restera le souvenir que nous gardons de lui.

Repose en paix, cher ami !

A handwritten signature in black ink, reading "Raymond Ouellet". The signature is written in a cursive style with a long horizontal flourish at the end.